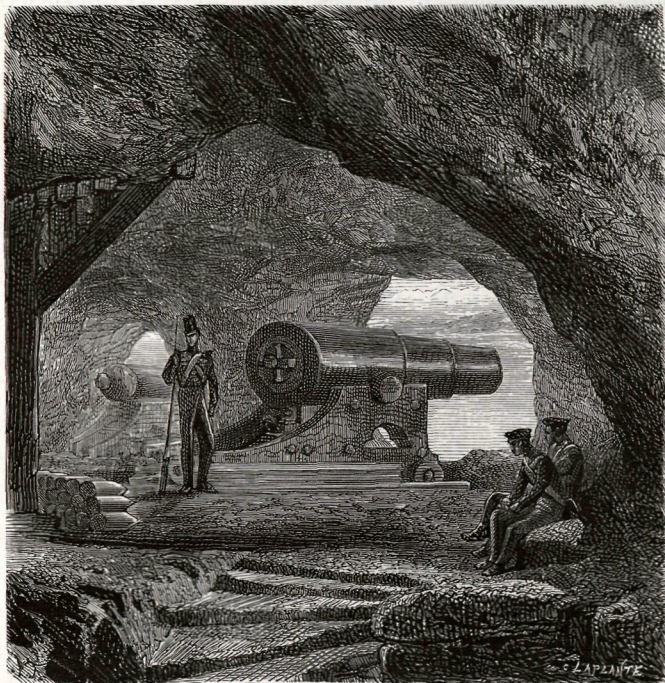


ranée, est coupée à pic et à peu près inaccessible. A l'ouest, au contraire, du côté qui domine la ville et la baie, elle offre une pente praticable, quoique rapide. Un chemin en lacet, fort bien entretenu, conduit jusqu'au



sommet : on y va à cheval ou à âne. C'est de ce côté naturellement qu'ont été exécutés les grands travaux de fortification. Ce qu'on a entassé là de moyens de défense est prodigieux. Au niveau de la mer, il y a des batteries rasantes qui se croisent en tous sens. Puis, à

mesure que vous montez, vous trouvez des étages superposés de batteries nouvelles. Sur chaque pointe de rocher, dans chaque pli de terrain, les canons, les obusiers s'alignent, s'accumulent. Partout des caisses de gargousses, des piles de boulets, des pyramides de bombes. La montagne en est comme pavée et hérissée. Là où il était impossible d'élever des batteries extérieures, là où le rocher se dresse comme une muraille, c'est-à-dire vers le fond de la baie, et du côté de la frontière espagnole, on a creusé dans le roc vif des galeries souterraines. Ces galeries, longues de plusieurs kilomètres, sont, de dix pas en dix pas, percées de larges embrasures par où les monstrueux canons allongent leur muflle noir. C'est un travail gigantesque. Il a été exécuté de 1786 à 1789, à la suite de cette tentative infructueuse que les flottes de la France et de l'Espagne firent pour reprendre Gibraltar aux Anglais. Mais, si l'on en croit les hommes du métier, ces travaux sont plus étonnants que redoutables : les feux plongeants, surtout d'une telle hauteur, n'ont pas grande efficacité ; d'ailleurs il paraît que dans les galeries souterraines l'aération est impossible, et que les canonniers y seraient promptement aveuglés et étouffés par la fumée.

Gibraltar est toujours une position redoutable et un point d'appui précieux pour les flottes de l'Angleterre ; mais il n'a plus aujourd'hui la même importance qu'autrefois. Les conditions de la guerre maritime sont changées : on ne barre plus un passage, même aussi étroit que celui-ci, à des navires à vapeur, et surtout à des



Vue de Gibraltar.

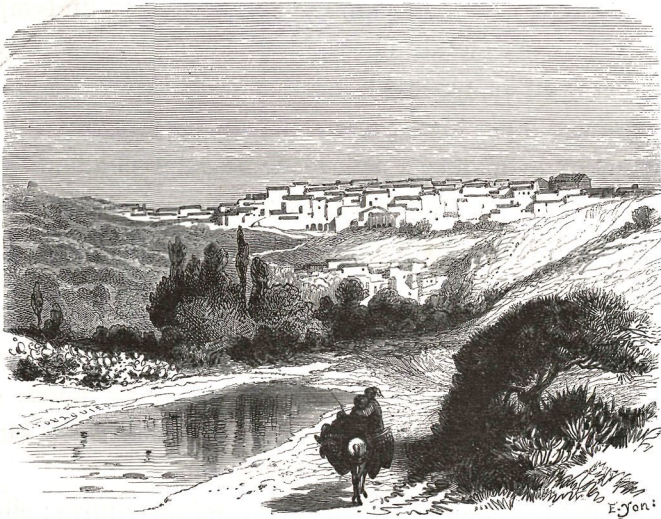


frégates cuirassées. En outre, le percement de l'isthme de Suez va ouvrir, à toutes les nations européennes qui ont des ports sur la Méditerranée, la route directe de l'Inde, et diminuer d'autant l'importance de la position qui commande le détroit.

Le rocher a de seize à dix-sept cents pieds d'élévation. Du sommet, on a un panorama unique : par un temps clair, la vue s'étend, dit-on, jusqu'à quarante lieues, et on peut voir les navires sortir du port de Cadix. Malheureusement nous tombons sur un mauvais jour; le temps, brumeux le matin, a achevé de se gâter pendant que nous montions. Quand nous arrivons à la maison du Signal, un brouillard épais couvre la mer. Bientôt de gros nuages poussés par le vent d'ouest nous enveloppent; ils roulent et se brisent autour du rocher, comme des vagues sur un écueil. La terre même disparaît à nos yeux. Le brouillard se change en pluie, et après une heure de vaine attente il nous faut, non sans regret, reprendre le chemin de Gibraltar.

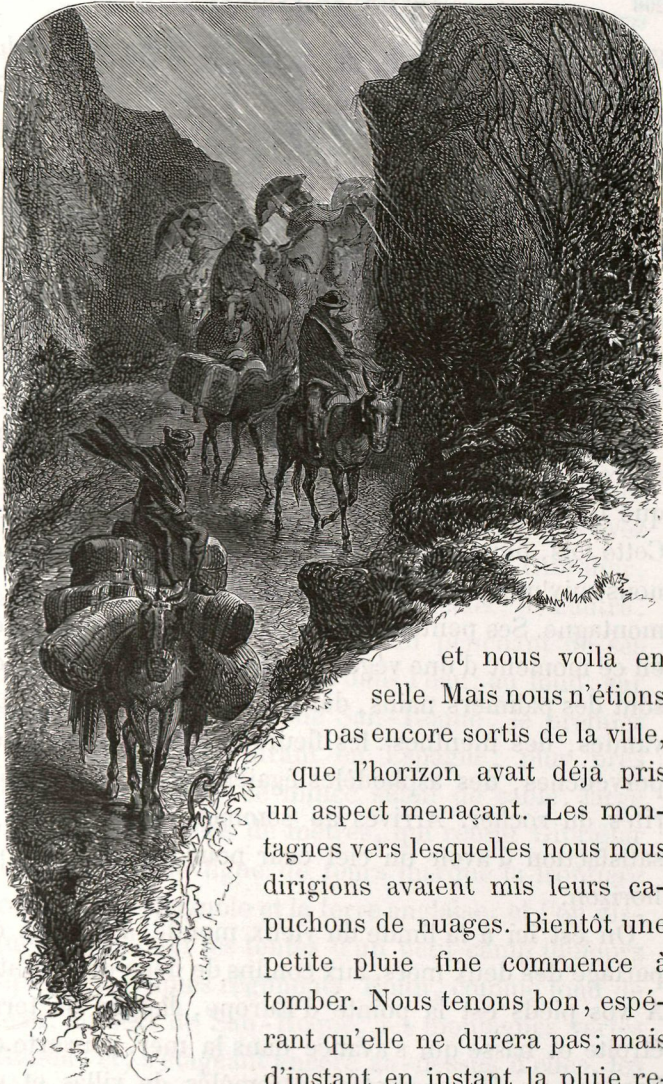
C'était le commencement de nos mésaventures; elles devaient continuer le lendemain. Notre projet était de nous rendre par terre à Malaga. Il n'y a pas de route praticable pour les voitures : il faut aller, à dos de mulet, par la montagne de Ronda. C'est un voyage de quelques jours, qui, dans la belle saison, se fait sans grande fatigue. Ronda, vieille ville mauresque, est bâtie dans une situation pittoresque, au milieu de montagnes que les Arabes ont su fertiliser par d'admirables travaux d'irrigation, dont on voit encore les restes assez bien conservés. On dit que la route offre de beaux aspects;

elle traverse des champs remplis d'arbres fruitiers et de vignes en feston, des forêts d'orangers, de figuiers et de grenadiers. Cette petite excursion nous souriait; mais elle ne peut se faire que par le beau temps; les étapes sont longues, les gîtes mauvais, et un torrent débordé



peut vous exposer à coucher, à la belle étoile dans la montagne.

Le soir, le temps parut se remettre : le baromètre remontait. Nous traitâmes avec un *arriero*. Le lendemain, de bonne heure, les chevaux et les mulets étaient à notre porte. A en croire le guide, le temps était superbe; il y avait bien un peu de brume sur la mer, mais le soleil n'allait pas tarder à prendre le dessus. Nous déjeunons lestement pendant qu'on charge les animaux,



et nous voilà en selle. Mais nous n'étions pas encore sortis de la ville, que l'horizon avait déjà pris un aspect menaçant. Les montagnes vers lesquelles nous nous dirigeons avaient mis leurs capuchons de nuages. Bientôt une petite pluie fine commence à tomber. Nous tenons bon, espérant qu'elle ne durera pas; mais d'instant en instant la pluie redouble. Se lancer dans la montagne par un temps pareil serait folie. Je donne le signal de la retraite, au

grand désespoir de la partie la plus jeune et la plus aventureuse de la caravane, et nous rentrons à Gibraltar l'oreille basse, maudissant la mauvaise fortune, déjà trempés, et l'eau, comme dit Panurge, commençant à entrer dans nos souliers par le col de notre chemise.

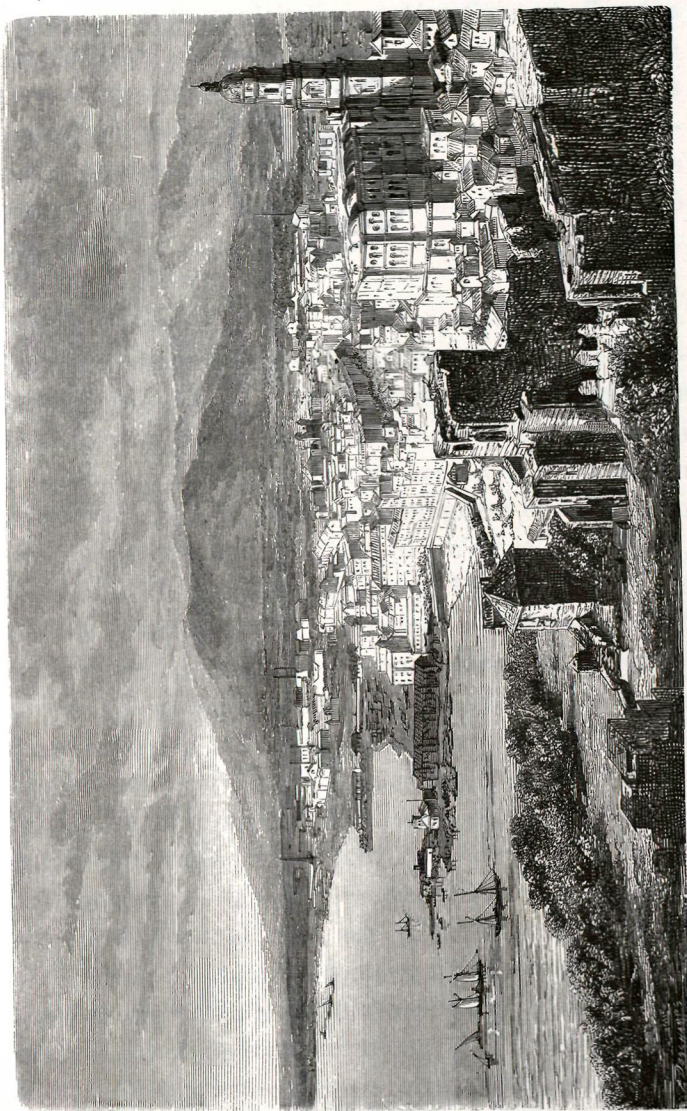
L'expédition de Ronda manquée, il ne nous restait que la voie de mer. Un bateau à vapeur partait le lendemain soir d'Algésiras; nous y retinmes nos places. Toute la journée fut pluvieuse; mais le lendemain, le ciel s'étant éclairci, nous voulûmes du moins, avant notre départ, remonter au rocher pour y jouir de la vue que le brouillard nous avait dérobée la première fois. Cette fois, nous fîmes le tour par la pointe d'Europe, et nous suivîmes, en revenant vers le nord, la crête de la montagne. Ses pentes du côté de l'ouest sont couvertes en ce moment d'une végétation basse, mais touffue; ce sont des palmiers nains, des genêts d'Espagne, des lavandes, des menthes : les fleurs des cistes roses, des pervenches, des asphodèles égaient çà et là les aspérités du rocher. Arrivés au sommet, nous eûmes la satisfaction d'avoir un ciel clair pour admirer ce bel horizon.

On est ici à la limite du vieux monde, au point de partage des deux mers, aux confins de deux continents. A vos pieds est la pointe d'Europe, langue de terre étroite et basse qui s'avance dans la mer, couverte de bastions et de casemates entremêlés de villas et de jardins; vers l'ouest, la ligne ondulée du détroit aux eaux d'un bleu profond, et, par-dessus la côte rocheuse

de Tarifa, l'océan Atlantique, dont la courbure infinie va se perdre dans les vapeurs du couchant; à l'est, battant le pied même du rocher, la Méditerranée, d'un bleu plus pâle et dont la surface est comme rayée de larges bandes d'argent; en face, la côte d'Afrique, aux arêtes vives et âpres; Ceuta, dont on aperçoit au fond d'une vaste baie les maisons blanches et les fortifications en ruine; et ce mont Abyla des anciens, la seconde des colonnes d'Hercule, dont il semble, en effet, que le rocher de Gibraltar ait été violemment arraché, pour être planté par un demi-dieu, comme une borne gigantesque, aux extrémités de l'univers. Si vous ramenez vos regards plus près de vous, sur la droite, vous avez la baie aux contours arrondis et gracieux. Gibraltar, d'un côté, avec son port plein de vaisseaux; de l'autre, la petite ville d'Algésiras, assise au penchant de ses collines, et baignant ses pieds dans l'eau; au fond, sur une éminence, le village de San-Roque, le premier qu'on rencontre en entrant en Espagne; plus près encore et en arrière, le mince sillon de sable, large de quelques centaines de mètres, qui réunit Gibraltar au continent. Une ligne de tours marque la frontière entre la terre espagnole et la terre anglaise, et l'on distingue sur celle-ci les tentes d'un petit camp toujours occupé par quelques régiments. Enfin, comme fond de tableau, au delà de San-Roque, les montagnes vertes de Ronda, et, s'étageant encore au-dessus d'elles, les montagnes roses de la Sierra-Bermeja et les cimes neigeuses des Alpuxarras. Il est difficile d'imaginer un spectacle plus grandiose.

Le soir, nous traversâmes la baie dans une barque. Le vent était encore un peu frais, et la mer un peu émue; mais, au coucher du soleil, la brise tomba, et la mer acheva de se calmer. Nous partons à huit heures. La nuit est douce et pure, et les étoiles brillent de cette clarté limpide que ne connaissent point nos cieux toujours un peu voilés de vapeurs. La ville de Gibraltar, toute noire au pied de sa montagne noire, se dessine qui va, jusqu'à la mer par une longue ligne de feux au-dessus de la pointe d'Europe, se reliant au phare. Nous restons sur le pont jusqu'à minuit, pour jouir de cette belle soirée. L'air est tiède, la mer brille de lueurs phosphorescentes, et le sillage écumant de l'hélice laisse derrière nous comme une traînée d'étincelles bleuâtres qui se jouent à travers les vagues.

Le lendemain 9 avril, nous étions devant Malaga avant le jour; mais il faut attendre le lever du soleil pour qu'on nous permette de descendre à terre. Descendus à terre, il faut attendre qu'il plaise à la douane de nous laisser passer. Comme il est matin, les employés ne sont pas encore à leur bureau. Personne ne se presse en Espagne : le jour est long, et ce qu'on ne fait pas aujourd'hui, on le fera demain. On daigne enfin, après une heure d'attente, s'occuper de nous, et l'on fouille nos malles jusqu'au dernier fond. Toute cette sévérité est de pure démonstration, et il ne tiendrait qu'à nous de nous en affranchir : nous savons bien qu'avec quelques piécètes on adoucira ces cerbères. Mais comme cette opération se renouvelle tantôt sous le nom de douane, tantôt sous le nom d'octroi à l'entrée de toutes les villes d'Es-



Vue de Malaga.



pagne; que cette exploitation systématique et effrontée nous répugne, et que d'ailleurs nous sommes purs de toute contrebande, nous avons pris une fois pour toutes le parti de laisser faire messieurs les douaniers, et d'assister à leurs investigations scrupuleuses, les mains dans les poches, avec un calme et une impassibilité superbes.

Malaga, vu du port, a un aspect assez morne. La ville, assise à l'entrée d'une étroite vallée, est resserrée entre la mer et les montagnes. On distingue sur le rocher qui la domine de vieilles fortifications à demi ruinées, qui sont en partie de construction arabe. Au milieu des maisons, uniformément grises et jaunes, un seul monument attire le regard : c'est la cathédrale, bâtie en belle pierre rouge, mais d'un style moderne des plus médiocres. Les montagnes qui bordent la mer, et vont s'étageant les unes au-dessus des autres en arrière de la ville, semblent, à la distance où nous sommes, à peu près dénuées de végétation. Elles sont cependant couvertes de vignes jusqu'au sommet : mais le pampre n'est pas encore poussé, et leurs flancs nus paraissent brûlés par le soleil.

L'intérieur de la ville n'est pas beaucoup plus séduisant. Les rues sont sales, mal pavées. Le seul quartier un peu gai est l'Alameda, sorte de cours planté de beaux arbres et bordé de grandes maisons bourgeoises : il est décoré à l'une de ses extrémités d'une fontaine monumentale à plusieurs vasques superposées, ornées de statues de la renaissance d'un style un peu contourné,

et dont le caractère peu décent n'a pas la naïveté pour excuse, comme dans certaines fontaines du moyen âge.

La ville est populeuse et riche. Ses vins et ses raisins secs sont l'objet d'un immense commerce, surtout avec



les États-Unis et l'Allemagne du Nord. Le pays qui s'étend de Malaga à Cordoue est un des plus fertiles de l'Espagne : il produit en abondance le blé, les oranges, les figes, les olives. Sur toute la côte, la culture de la canne à sucre, introduite primitivement par les Arabes, abandonnée après la découverte de l'Amérique, a repris

depuis quelques années un certain développement, et pourrait en recevoir un bien plus grand. Mais la véritable richesse du pays est la vigne. L'abondance de ses produits est telle, que, malgré le prix élevé de la terre, malgré la cherté de la main-d'œuvre, elle paie en deux ou trois récoltes le prix de l'achat et les frais de plantation et de culture. Ce qui tarit cette source de prospérité, c'est la rareté de l'argent : l'agriculteur emprunte à vingt-cinq, trente et quarante pour cent; et l'usure le ruine.

Une cause plus profonde qui s'oppose dans le pays à toute espèce de progrès, c'est le caractère indolent et imprévoyant de ce peuple. Il a peu de besoins, et ces besoins il les satisfait à peu de frais. Un Andalou vit de peu : une laitue ou une orange fait son dîner, avec un verre d'eau; s'il peut y ajouter une cigarette, le voilà le plus heureux du monde; et le reste du jour, sans se préoccuper du lendemain, il ira se coucher au soleil : *tomar el sol*, prendre le soleil, c'est le mot du pays. La nécessité seule, la nécessité actuelle et urgente, peut le contraindre à travailler; et aussitôt que le travail lui a fourni de quoi subvenir aux besoins de l'heure présente, il retourne à son plaisir ou à son repos. Rien ne peut le retenir. Si vous réprimandez vos domestiques, ils s'en vont. Ceux qui se sont loués au commencement de l'hiver, le printemps venu, vous quittent. Pourquoi? Pour ne rien faire, pour se reposer et se promener à l'aise. Ils sont las de travailler, voilà tout. Il y a, me dit-on, à Malaga, dix à quinze mille individus sans profession, sans domicile, vagabonds, mendiants et voleurs,

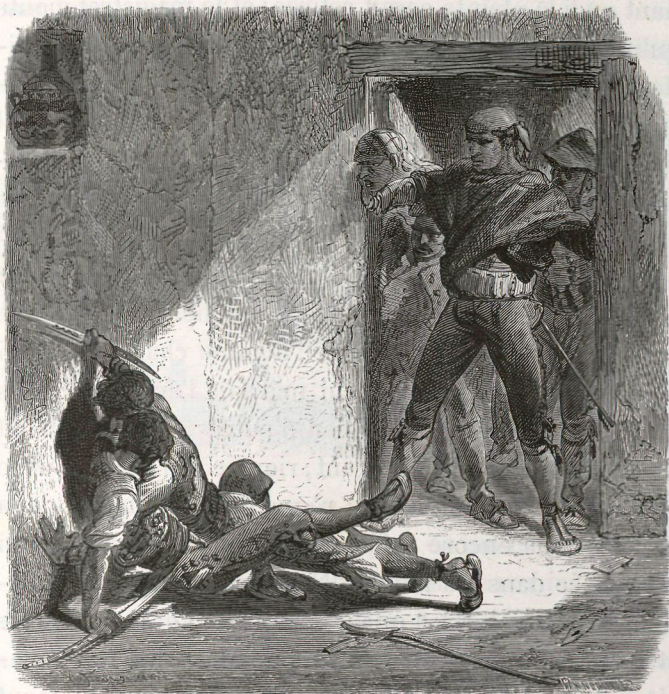
vivant dans la rue au hasard de la journée, n'ayant souvent pour ressource que les figues de Barbarie qu'ils cueillent dans les champs autour de la ville. Le fait est que je n'ai vu nulle part autant de mendiants, portefaix, commissionnaires, lazzaroni à mine patibulaire. L'Espagne est le pays de la mendicité; mais je crois que Malaga est la ville d'Espagne où la mendicité fleurit et s'étale avec le plus de luxe.

Ce que je viens de dire de l'indolence des Andalous n'est pas vrai seulement du peuple : le même caractère se retrouve dans toutes les classes de la société. M. de Custine raconte que son médecin de Grenade ne se levait jamais la nuit, et ne permettait pas qu'on le dérangeât pendant sa sieste, son malade fût-il à l'extrémité.

Cette indolence s'allie d'ailleurs chez les Espagnols à des passions fougueuses. Les mœurs sont à la fois licencieuses et violentes. Ils en viennent aisément aux coups de couteau ou aux coups de fusil. On me dit qu'il n'y a pas d'années où plusieurs hommes ne soient tués, à Malaga, en pleine rue, en plein jour. Les gens qui se trouvent là laissent faire; personne ne s'étonne ni ne s'indigne : ce sont affaires particulières qui se règlent entre intéressés. Surtout personne ne s'avise d'arrêter le meurtrier, de prêter main-forte à la police; c'est d'ordinaire un si brave homme! La plupart du temps il échappe. Ses protecteurs, ses parrains, comme on dit en Espagne (*padrinos*), s'entremettent, et, soit par argent, soit par influence, arrangent l'affaire. Au pis aller, le coupable en est quitte pour quelques années,

quelques mois de prison ; et, rentré chez lui, il jouit de la même considération que devant.

Ce n'est pas la faute des lois. Il y a de bonnes lois ; mais elles ne sont pas appliquées. L'arbitraire et la



vénalité sont partout. Nul contrôle, nulle garantie : il dépend du magistrat de poursuivre, ou de ne poursuivre pas. Avec le meilleur droit du monde, vous n'êtes jamais sûr d'obtenir justice, ni de faire rendre gorge à un voleur. — Le caissier d'une maison de com-

merce française de Malaga avait détourné trente mille francs au préjudice de son patron. Il était arrêté; mais la procédure n'avancait point. Au bout de quelques mois, le magistrat fait savoir au plaignant que l'accusé lui offre dix mille francs à titre de transaction, moyennant quoi la plainte serait retirée; et le magistrat ajoute qu'il aurait bien tort de ne pas accepter cette proposition, qu'autrement il court risque de tout perdre. L'avocat du négociant volé lui donne le même conseil : il était clair que l'affaire n'aboutirait point. On transigea, et l'honnête caissier fut rendu à sa famille éplorée.

Je tiens cette histoire de celui même à qui elle est arrivée, M. S***, administrateur en chef d'une grande entreprise de chemins de fer : homme charmant à qui j'ai été recommandé, et qui m'a fait l'accueil le plus gracieux. Il m'en a conté bien d'autres. Rien ne se fait en ce pays qu'avec de l'argent, rien ne s'obtient qu'avec de l'argent. La corruption règne du haut en bas de la société; plus encore en haut qu'en bas. La concussion est passée dans les mœurs. Non-seulement la concussion, mais le vol. Il y a quelque temps un navire français fit naufrage sur la côte, du côté de Marbella. Les douaniers de Sa Majesté Catholique aidèrent charitablement les matelots à se sauver; mais quand ils les eurent sauvés, ils les dépouillèrent et pillèrent la cargaison. Après cela, ces gens-là ont une excuse : le gouvernement les paie si peu et si mal!

Je demande comment il se fait que dans une grande ville, et riche, comme Malaga, les rues soient si sales,